

#

PRINCE HENRI D'ORLÉANS

DU

TONKIN AUX INDES

JANVIER 1895 — JANVIER 1896

Illustrations de G. VUILLIER

D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

Gravure de J. HUYOT

CARTES ET APPENDICE GÉOGRAPHIQUE

PAR

ÉMILE ROUX

ENSEIGNE DE VAISSEAU



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3

—
1898

tâche de trouver, lorsque nous nous arrêtons sur l'emplacement d'un ancien campement, de tout petits morceaux de bois calcinés ou de minuscules charbons. De ces débris, il fait un tas au milieu duquel il place le morceau de mèche allumée au briquet, puis, faisant au-dessus une sorte de cheminée avec ses deux mains, il souffle en bas. Lorsque les charbons ont pris feu, il place délicatement, une à une, des brindilles de bois sec sur le foyer et continue à souffler ; quand la flamme apparaît, on met des morceaux plus longs, le feu est établi.

Dans la soirée, bien que la gaieté ne nous ait pas quittés—à quoi servirait de pleurer? — nous faisons des réflexions qui ne sont pas précisément couleur de rose. Nous n'avons avancé que d'une demi-étape et nous avons consommé un jour de vivres : il nous en reste quinze en nous rationnant. Que ferons-nous si le guide n'amène pas de porteurs? Demain, nous serons peut-être obligés de laisser la plupart de nos bagages en route, quitte à les renvoyer chercher d'Assam ; ce serait une grosse perte de temps, mais avant tout il faut passer et manger.

Depuis notre arrivée tant désirée à Kampti, nous n'avons que des ennuis ; alors que nous considérons le voyage comme presque fini, voilà les plus grosses difficultés qui commencent. Les Kioutsés n'ont pas le même désir que nous de gagner les Indes, et, malgré la promesse d'une roupie par homme et par jour, la perspective de vingt et quelques jours d'absence de chez eux avec la possibilité de neige à traverser au retour ne leur sourit guère. Quant à nous, il ne peut être question de revenir à Kampti ni de prendre une autre route ; ce serait encore les mêmes difficultés, des porteurs à trouver et un long trajet sans maison. Il faut aller maintenant de l'avant, mais il ne s'agit pas de plaisanter, car ce n'est pas de luxe qu'il s'agit, mais de la simple nourriture, et, par un manque de prévoyance, nous pouvons nous mettre et nos hommes dans une situation dangereuse.

29 novembre. — Le guide vient dans la matinée, et grâce à lui nous avons douze porteurs supplémentaires et quinze jours de vivres. Il faut partir sans perdre de temps.

Nous marchons le long d'un torrent dont l'eau bleu glauque coule au milieu des grands arbres ; c'est le Nam Lang. La route est mauvaise : tantôt on suit la berge même en escaladant des rochers, tantôt on marche dans le bois. Pour s'élever de la berge au bois on fait des grimpettes presque à pic en s'aidant des racines. C'est une réduction des difficultés de Kiou kiang ; les sangsues recommencent. Vers quatre heures, nous traversons le torrent sur un petit radeau de bambou qu'un Kioutsé manœuvre avec un demi-bambou. Au lieu du passage l'eau est tranquille et très profonde.

Nous campons sur un banc de galets. On remarque en plusieurs endroits des espaces entourés d'enceintes de petits piquets de bambous entre-croisés. Les voyageurs disposent cette enceinte contre les tigres et les panthères; mais je crois qu'ils y attachent quelque idée religieuse, que c'est pour eux une superstition plutôt que la croyance à une protection qui serait absolument insuffisante contre les bêtes féroces.

Le voyage ne s'annoncerait pas trop mal, si quatre de nos hommes n'avaient la fièvre, qu'ils ont dû prendre à Kampti. Le plus jeune de la bande, Louréti, surtout nous inquiète, il avance difficilement. Anio, avec son bon cœur, ajoute à sa propre charge la valise légère que portait Louréti. Nous distribuons aux malades des chemises de flanelle, de la quinine et deux poulets. Nous ne pouvons, hélas ! faire plus ; il faudra qu'ils continuent, et nous avons le cœur serré en pensant qu'au terme même du voyage il pourrait arriver malheur à un de ces hommes qui, par leur soumission, leur aide et leur dévouement ont gagné tant de titres à notre affection.

30 novembre. — La journée est longue. Nous commençons de nouveau ces marches si pénibles dans les torrents dont nous avons souffert avant Kampti ; ici, c'est encore plus dur qu'auparavant, car il faut monter, et, tout en maugréant, je ne puis m'empêcher de songer aux renseignements qu'on nous a donnés à Kampti. Pessimus nous a dit qu'on ne marcherait plus dans les torrents. Quant au ministre Hoé Daung, il nous annonçait qu'il n'y avait aucun moyen de se tromper ; selon lui, il n'y avait qu'une route ; il aurait pu ajouter que, la plupart du temps, il n'y avait pas de route du tout : sans guide, il serait impossible de deviner où passer.

Le bois semble être très peuplé : nous trouvons sur le sable les cartes de visite laissées sous la forme d'empreintes par les grands animaux à leur passage : ce sont des antilopes, des tigres et même des rhinocéros.

1^{er} décembre. — Nous remontons la vallée du Nam Tsaï par un sentier sous bois assez bon. On y trouve les traces de cantonniers auquel nous ne sommes pas habitués. Les travaux des ponts et chaussées sont faits ici par des rhinocéros qui par leurs passages aplanissent et élargissent le sentier. Poulanghing — c'est le nom du guide — m'explique que ce sont des rhinocéros à deux cornes et que leur chair est très bonne. Leurs traces ne sont pas aussi grandes que celles que j'ai vues à Sunderbands.

Dans cette marche sous bois, nous arrivons à une petite clairière où une source s'étale pour former un espace boueux comme une bauge de sanglier. Sur un grand arbre, à une dizaine de mètres de hauteur, est disposée une petite terrasse en bambous où un chasseur peut attendre la venue des rhinocéros ou des tigres à l'abreuvoir ; au haut de son « méchaume » il ne court pas grand risque.